

GILLES JOBIN DIRIGE UN CHAOS BIEN HUILÉ- Avec « Steak-House », le chorégraphe renoue avec le bric-à-brac

Par Benjamin Chaix

Il faut remonter loin dans l'œuvre du danseur et chorégraphe Gilles Jobin pour trouver pareil bric-à-brac. Quelques années avant les productions dépouillées qui ont fait sa récente renommée, il avait créé dans le studio de danse du *Grütli*, *Bloody Mary* (1995), une pièce pour lui seul dans un environnement de meubles et d'objets usuels en grand nombre.

Dix ans après, l'espace de jeu est à nouveau encombré, mais la compagnie a grandi et la scène aussi. Pourtant *Steak House* se paye le luxe de ne pas occuper toute la surface du plateau. Du moins pas au début. Et quand l'action s'étend, les jeux sont déjà faits. C'est la partie du spectacle confinée dans l'espace meublé qui est la plus réussie.

Dans cette salle commune - à la fois cuisine, séjour et débarras -, trois hommes et trois femmes déplacent des objets, vont, viennent, ont l'air d'être occupés à des besognes habituelles. Cette monotonie dérape ensuite, les danseurs se lançant dans un rangement aussi systématique qu'aléatoire. Rien ne tient car chaque objet est posé là où il ne faudrait pas. Ce désordre en mouvement est maîtrisé à la perfection. Lui succède une nouvelle séquence où les danseurs collent littéralement au décor, une autre où ils adoptent deux par deux des poses suggestives humoristiquement censurées par des pochettes de disques 33 tours.

Puis tout le monde entre en transe sur l'accompagnement sonore déchaîné de la machine musicale de Cristian Vogel. Après le déménagement de tout le matériel à l'autre bout de la scène, *Steak House* commence alors à se chercher une suite et une fin. Sans la trouver vraiment. Mais grâce à la parfaite exécution de l'ensemble et aux qualités visuelles évidentes de la première partie, la troupe peut partir en confiance affronter à Paris le public averti du *Théâtre de la Ville*.